



# Au cœur de la toxicomanie

## A Genève, l'association Argos vient en aide aux personnes toxicomanes ou alcooliques



### Du bonheur de chacun

Hervé Durnat, directeur d'Argos, devant l'atelier du site du Toulourenc, à Troinex: «Je ne pense pas qu'arrêter le produit amène forcément le bonheur. On peut être très heureux en stabilisant sa consommation et horriblement malheureux en étant abstinent.» GEORGES CABRERA

### Romain Michaud

Le sifflement de quelques machines se fait entendre. Une agréable odeur de bois emplît le corridor d'une maison de Troinex. En descendant un étage, un petit atelier. La radio est allumée et plusieurs hommes de différents âges et provenances s'affairent à construire des ruches, restaurer une niche pour chien ou encore du mobilier de jardin. Il est 10 h, l'heure de la pause. Un arrêt qui satisfait à la règle des trois C: café, clope, croissant!

Le lieu a tout de la menuiserie artisanale de village. Les «ouvriers» discutent et échangent avec leurs chefs. Ils ne parlent pas du travail, mais de leurs problèmes

personnels: le produit (drogue, alcool, etc.), la santé, l'argent, la famille. Nous sommes dans l'un des ateliers d'Argos. «Nous avons mis en place quatre cours pratiques: le bois, l'apiculture, le jardinage et le potager», énumère rapidement Sabine Zuliani, responsable de l'insertion professionnelle chez Argos. Cette institution accompagne et tente de répondre

«Les gens qui arrivent ici cherchent des soins et de la sécurité. C'est de la survie. Mais s'ils ont passé notre porte,

c'est déjà une réussite»

### Hervé Durnat

Directeur de l'association Argos

aux besoins de femmes et d'hommes toxicomanes ou alcooliques. Objectif: passer de la consommation à l'abstinence et de l'exclusion à l'insertion. «Nous travaillons sur leur rapport au produit, leur santé physique et mentale. Nous ciblons les compétences et les lacunes sociales de chacun, souligne Hervé Durnat, directeur d'Argos. Nous discutons de la dimension familiale - suis-je un père, une fille, un frère...? - et des relations qu'ils entretiennent avec leurs proches. Nous les aidons aussi professionnellement.»



## Se sentir utile, valorisé

Redonner confiance à des gens qui n'osent plus, qui ne croient plus en eux et en leurs compétences. C'est le but de ces formations qui ont lieu chaque matin de la semaine sur le site du Toulourenc, un des deux centres d'habitation de l'association, destiné à des séjours de longue durée, dépassant douze mois. La construction de ruches, la fabrication de miel, l'entretien d'espaces verts ou la récolte de légumes permettent aux résidents de se sentir utiles, valorisés et cela leur donne quelques heures de répit pour se détacher du produit. «L'une des participantes a restauré magnifiquement une commode, raconte, non sans émotion, Sabine Zuliani. Quand on l'a félicitée pour son travail, elle en a pleuré. Elle pensait qu'elle n'était capable de rien. Dans sa vie passée, on lui demandait juste de se coucher et d'écartier les jambes.»

Direction le CRMT, Centre résidentiel à moyen terme, à Thônex. Dans le véhicule de l'association, l'ambiance est détendue, les résidents parlent de conquêtes féminines, de *Star Wars* et des dernières sorties cinéma. Puis le sujet dévie sur la prison, où certains d'entre eux se sont déjà croisés. Comment expliquer l'enfermement et la drogue à ses enfants? «Ils sont loin d'être cons, ils comprennent vite la situation, mais je ne voulais pas qu'ils viennent me voir en prison, je les protège le mieux possible», argumente l'un des passagers du minibus.

On pourrait penser que l'abstinence est le but ultime de chaque résident. On pourrait aussi s'intéresser au taux de réussite d'Argos. Combien décrochent

complètement? Une vision et une question que déconstruit Hervé Durnat, qui travaille dans l'association depuis trente-deux ans. «Je ne pense pas qu'arrêter le produit amène forcément le bonheur. On peut être très heureux en stabilisant sa consommation et horriblement malheureux en étant abstinent.»

Pour lui, la réussite de l'aide apportée par Argos est liée à la satisfaction des besoins. «Les gens qui arrivent ici cherchent des soins et de la sécurité. C'est de la survie. Après, on va évoluer vers d'autres besoins, mais on répond d'abord aux premières nécessités. Si la personne a passé notre porte, c'est déjà une réussite», sourit-il avec malice.

À l'étage des travailleurs sociaux, c'est la pause-café. La fatigue du vendredi se fait sentir, les rires fusent. L'ironie et l'humour prennent une place importante, comme dans tous les métiers où les professionnels rencontrent des situations humaines difficiles. Ils débattent entre eux des décisions et des choix qu'ils adoptent. Ils connaissent la vie des personnes dépendantes jusque dans ses moindres détails, pour pouvoir les aider au mieux.

«Nous faisons un accompagnement permanent, ils ne font rien tout seuls. Les choses communes leur prennent énormément de temps», explique François Hollinger, responsable du CRMT. Les travailleurs sociaux ne protègent-ils pas trop leurs pensionnaires en les gardant dans une sorte de cocon doré? Sourires. «On en débat en permanence! Avant, quand les pensionnaires quittaient les résidences, ils arrivaient à s'en sortir. Aujourd'hui, la plupart de ceux qui retournent à leur indépendance se plantent.» La moyenne d'âge des personnes accueillies augmente

chaque année, elles ont de moins en moins de perspectives de travail et un bagage professionnel faible.

## L'éternel recommencement

Les éducatrices et éducateurs recommandent très souvent avec les mêmes: les résidents arrivent, repartent, reviennent, ressortent, et ainsi de suite. Parfois, à cause d'une seule soirée, d'une seule rencontre, d'un seul moment de faiblesse, c'est la chute et il faut tout recommencer. Comment ne pas perdre la flamme quand on fait une profession qui semble se rapprocher du mythe de Sisyphe? Une image qu'écorne Sabine Zuliani: «Travailler dans ce domaine, c'est accepter de recommencer avec les mêmes. Mais tout ce qui est fait est à eux, on ne repart jamais de zéro.»

Le doute semble faire partie du métier, les éducateurs n'ont aucune certitude. Parfois, ils se rendent compte que ce n'est simplement pas la bonne route pour aider la personne dépendante. «Il n'y a pas de foi sans doute! Mais je n'ai pas vu le temps passer. Chaque année, il y a de nouveaux défis, de nouvelles questions, raconte avec philosophie Gerald Thévoz, intervenant psychosocial à L'Entracte, l'espace d'accueil de jour d'Argos. Rien n'est définitif, tout peut toujours changer. Il faut avoir l'espérance que la personne que l'on aide trouve les réponses.»

François Hollinger résume en une phrase le travail et la complexité liés à cette forme de dépendance. «Il n'y a absolument rien de linéaire ni rien de fixe dans la toxicomanie.»



## Nadia: «J'avance pas à pas»

● Nadia (*prénom fictif*) vient d'arriver au CRMT après un séjour en hôpital psychiatrique. Cette jeune femme âgée de 29 ans semble réticente à nous parler, probablement gênée de raconter sa vie à un inconnu. Un bandeau plaque ses cheveux courts en arrière, son visage est très agréable, malgré les marques de souffrance qui s'y lisent. Elle tord ses mains dans tous les sens.

«Je suis borderline, je cogite en permanence... L'alcool et le cannabis me permettent de calmer mes pensées, mais avec l'addiction, je ne gère plus du tout ma consommation. Cela fait douze ans que je suis dépendante.» 90% des personnes en résidence chez Argos ont subi de la maltraitance ou des abus. Nadia n'échappe pas à ce constat. Elle a quitté un pays en guerre et a été abandonnée par sa mère. «Dans ma famille, l'alcool est une religion! Mon père ne comprend pas que je vienne à Argos, il dit que je choisis la facilité et que je profite du système, mais c'est tout le contraire. J'aimerais bien voir

comment il réagirait si on lui enlevait sa bouteille.» Peu à peu, son visage se détend. Elle esquisse un sourire quand elle explique les incompréhensions entre les différentes personnes croisées chez Argos et qui souffrent d'addiction. «Pour moi, il y a zéro lien entre un alcoolique et un héroïnomanie. Nous n'avons pas la même façon de penser ni d'agir, ce sont deux mondes complètement séparés.» Les résidents essaient parfois de débattre de ce qu'il y a de pire entre l'héroïne et l'alcool. Des discussions qu'elle évoque en rigolant. «C'est comme parler de politique ou d'argent, personne n'a raison ou tort, et ça finit toujours en dispute.»

Nadia est au centre pour chercher le bon chemin à emprunter. Elle ne sait pas si elle vise l'abstinence totale ou si elle veut essayer de retrouver une consommation normale. «A l'heure actuelle, je ne peux pas envisager de gérer le produit. J'avance pas à pas, jour après jour. Chaque heure de plus sans alcool ou marijuana est une autosatisfaction», conclut-elle. **R.M.**

## Elliot, de l'héroïne au piano

● Certains s'en sortent ou améliorent sensiblement leur qualité de vie. C'est le cas d'Elliot (*prénom fictif*). Ce Genevois sans âge continue de venir à L'Entracte, lieu d'accueil de jour d'Argos, pour obtenir une aide administrative ou simplement parler des hauts et des bas. Elliot a commencé par consommer des joints à 12 ans. Issu d'un milieu plutôt aisé, il est pris pour cible par les autres adolescents. «J'essayais d'être respecté; quand tu fumes, tu es intégré dans un groupe.» Puis viennent l'ecstasy, la cocaïne... Le jeune homme se met à dealer. Il se concentre sur de la drogue de qualité, qui lui confère un certain statut dans le milieu. «Tu passes du petit con que tout le monde emmerde à

celui de roi, le numéro un avec qui tout le monde veut être», décrit Elliot. Les effets diminuent, les lendemains sont terribles. L'héroïne débarque dans sa vie pour stopper ce mal-être, et c'est la descente aux enfers. Le manque, des douleurs abominables, la solitude qui prend le relais sur les faux amis d'hier. «Il n'existe aucun mot pour décrire ces souffrances: tu as mal aux cheveux, froid aux dents, le bout des doigts qui brûle et des démangeaisons sur tout le corps.»

Après de longues années de combat et le soutien d'Argos, il remonte la pente. Le déclic? Probablement l'amour du piano. «Pendant l'une des Fêtes de la

musique, la Ville de Genève offrait deux ou trois pianos. J'ai fait une demande sans vraiment y croire et j'en ai obtenu un. Cela m'a redonné la joie de vivre.»

Les douleurs ont disparu, grâce notamment à un traitement de morphine qu'il a déjà drastiquement réduit en divisant par 8 la dose quotidienne prescrite. Le Genevois a obtenu un contrat de bénévole à l'association Croix-Bleue. Il enseigne l'informatique aux personnes souffrant d'alcoolisme. «Aujourd'hui, je suis fier de ce que je fais. Ce n'est pas grand-chose, des plaisirs simples: jouer un morceau de musique française sur mon piano ou la satisfaction d'aider les gens en donnant quelques cours. Mais c'est suffisant pour me rendre heureux.» **R.M.**